

timents, bonne et tendre, mais souvent méconnue, à cause de sa réserve, Mme de la Rouveraye avait plus d'affinité avec la nature de son petit-fils Edme qu'avec celle d'Yveline ; mais elle aimait si également les deux enfants, qu'elle ne se fût pas permis de manifester une préférence extérieure. C'était une femme très droite, et, de bonne heure, elle avait appris à se refuser tout ce qui n'était pas l'accomplissement du devoir dans toute sa sévérité. Il y avait d'ailleurs en elle un fonds de tristesse qui assombrissait sa vie, mais sans qu'elle en fit souffrir les autres. Elle aimait à être triste ; c'était pour elle une jouissance mélancolique, à laquelle elle trouvait un charme exquis.

Après le premier échange de paroles, Edme fut laissé avec sa petite sœur, et Richard suivit sa belle-mère dans le petit salon. C'était une pièce de grandeur moyenne, tout intime, aux murs couverts de portraits ; on voyait que Mme de la Rouveraye y vivait constamment avec tous ses souvenirs. Une poupée assise sur une chaise basse témoignait qu'Yveline n'en était point excluse.

—Je crains, dit Brice lorsqu'ils se furent assis, que ma lettre ne vous ait causé du chagrin.....il faudrait me le pardonner, ma chère maman.....

Il disait à Mme Brice : "Ma mère", et à sa belle-mère : "Maman." Il avait trouvé en celle-ci, qu'il avait d'ailleurs connue de tout temps, une tendresse latente, un besoin de caresses morales, qu'il était heureux de contenter par la douceur de son langage.

—J'ai eu du chagrin, répondit Mme de la Rouveraye, mais ce n'est pas votre faute, Richard, et je ne vous en veux point.

Un petit silence suivit ; elle leva sur son gendre ses beaux yeux noirs, battus et fatigués par tant de larmes, et ajouta lentement :

—Cela devait arriver.

—Quoi ! s'écria Brice, ému, vous pensez que.....

Il n'osa achever, tant il lui semblait cruel de dire à cette mère qu'il voulait mettre une autre femme à la place de fille qu'elle avait perdue.